

INDUSTRIE ET COMMERCE

Le journal de Paris le Temps publie la réclamation suivante :

« Nous nous empressons de signaler au conseil des Etats-Unis un abus que nous dénonçons un honorable négociant, l'un de nos abonnés. Les fabricants, industriels ou commissionnaires qui font des expéditions aux Etats-Unis doivent, conformément aux règlements des douanes, porter au consulat une facture ou déclaration d'envoi et l'y faire légaliser moyennant un dollar.

« Pour prévenir le retour de fausses déclarations, faites sans doute très exceptionnellement par des expéditeurs, désireux d'épargner aux destinataires une portion des droits imputables à la valeur réelle de leurs envois, le consulat des Etats-Unis exige maintenant, outre la déclaration, un serment solennel que cette déclaration est sincère. Ce serment est tout-à-fait contraire à nos mœurs commerciales et, d'ailleurs, on le fait prêter entre les mains d'un employé sans importance, sans caractère et sans mission ad hoc.

« La douane des Etats-Unis, malgré ce serment, ne s'engage point à renoncer à son droit de visiter sur les caisses et ballots expédiés ; il devient donc non-seulement ridicule, mais encore, sans utilité. Il n'est ni une garantie pour le commerce ni une obligation pour la douane ; il est purement vexatoire, et n'a d'autre résultat que d'augmenter les formalités, déjà fort longues, qui entourent les expéditions de marchandises.

« Il est probable que le consul obéit aux instructions de son Gouvernement ; mais une observation intelligente de sa part provoquerait, nous n'en doutons point, la suppression de cette mesure, qui, nous le répétons, est simplement vexatoire. »

On lit dans la revue hebdomadaire de l'industrie et du commerce du Courrier de Lyon :

FABRIQUES.

La fabrication des soieries n'est pas encore sortie de l'at de calme et de gêne auquel elle a été réduite de nouveau par la prolongation inattendue et l'aggravation de la crise américaine. Nous ne sommes pas seuls, à l'heure, à en souffrir. Les manufactures de la Prusse, de la Suisse et de la Grande-Bretagne sont encore plus maltraitées que nos ateliers. Les commissionnaires anglais, qui avaient si largement contribué à soutenir le travail de nos ateliers pendant les derniers mois, ont aussi beaucoup diminué leurs achats, en partie à cause du trop plein de leurs magasins, en partie à cause de la perturbation subite que l'apparition d'une nombreuse flotille fédérale devant les îles Bahama et les ports de Cuba, jette dans le commerce de tout le monde avec les Etats confédérés, n'aggrave encore si florissant.

Ce n'est là, du reste, qu'une interruption momentanée, car les bourses de l'hiver chasseront bientôt ces croiseurs importuns du canal, et les petits bâtiments légers des contrebandiers à glais reprendront immédiatement le cours de leurs lucratives opérations, à travers ces mers semées d'écueils, dont ils sont habitués à braver tous les dangers, dont ils connaissent tous les secrets.

Si le gouvernement fédéral pouvait couper court entièrement à ce trafic interlope, qui profite exclusivement aux Anglais, maîtres de l'archipel de Bahama, et surtout s'il trouvait le moyen d'empêcher la culture du coton dans les Indes Orientales, on verrait l'Angleterre, privée ainsi de tous les bénéfices présents et futurs de la guerre d'Amérique, déployer pour l'intervention pacifique que lui propose la France autant de zèle philanthropique qu'elle montre aujourd'hui de froideur.

Saint-Etienne est à peu près dans la même situation d'attente que Lyon. Les dernières ventes de rubans à New-York se sont un peu améliorées. Mais l'énormité du sursis d'escompte et de change entravent les affaires en ce genre, comme celles de toutes les autres branches de l'exportation. A Tarare, et dans les fabriques de la montagne, si une partie des ateliers consacre toujours un petit courant d'occupation à prix réduits, la plupart chôment tristement, et leurs ouvriers sont forcés d'accepter le travail précaire des chantiers du chemin de fer, enfin organisés sur différents points de la ligne de Roanne à l'Arbresle.

SOIES ET COTONS.

Malgré les efforts et les manœuvres des spéculateurs anglais, qui voudraient régler les cours de la soie sur leurs télégrammes de Shanghai, le marché soyeux de Lyon, qui se base avec beaucoup plus de raison sur les besoins réels de la consommation, reste calme et froid

comme celle-ci. La plupart des approvisionnements des fabriques françaises, suisses et allemandes, qui ont l'habitude de se fournir sur notre place, étant complétés, les transactions ont sensiblement diminué cette semaine. La condition des soies s'en est ressentie. Elle a brusquement fléchi de près de 24,000 kil., de 57,835 kil., chiffre de la dernière semaine, elle est tombée à 33,918 kil.

Il s'est fait encore passablement d'affaires en organes Chine et Japon, qui sont enlevés aussitôt qu'arrivés, et en organes ouvraisons. Les grèges Bengale en titre fin, les Taysam, les Yungfaa et les Japon 2^e ordre, ont été aussi assez recherchées, mais les organes et les trames filatures et ouvraisons restent calmes, avec une demande très-médiocre.

A Londres, les cotons sont montés à des prix tellement exagérés que la demande en est paralysée. La possibilité de la prochaine ouverture du blocus américain contribue aussi à maintenir le marché dans le calme, au Havre comme à Marseille. Dans la première de ces villes, les cours ont perdu, sur la fin de la semaine, la hausse du commencement, et les prix ont été rétablis à la parité pour les provenances des Etats-Unis. Mais ils ont été montés, pour les cotons indiens : de 5 à 9 fr. sur les Broach ; de 5 fr. sur les Tinnevely, et de 1 à 5 fr. sur les autres Surates.

Le Manchester Guardian publie une lettre de la Nouvelle-Orléans, du 1^{er} octobre adressée au président de l'association pour l'approvisionnement du coton, dont nous extrayons les passages suivants, qui seront lus avec intérêt dans les circonstances actuelles :

« J'ai quitté le Mississippi il y a dix jours. La récolte de coton de cette année est très inférieure, et un tiers à peine des terres a été planté en coton. Les planteurs n'ont pas eu assez de toiles pour emballer leur récolte de 1861, et le coton se pourrit dans les hois.

« Le gouvernement de Richmond fait tous ses efforts pour acheter le coton en donnant un échange des bons du gouvernement portant 8 pour cent d'intérêt ; mais ces bons ne rencontrent pas de faveur auprès des planteurs.

« Je crois que vous ne devez pas vous attendre à recevoir du coton de ce pays pour bien des années. Cette guerre ne fait que commencer, et lorsque j'émets cette assertion, je juge la question d'après des observations faites avec soin, mais que je ne puis communiquer quant à présent. »

FAITS DIVERS.

Avant-hier, vers quatre heures de l'après-midi, le feu s'est déclaré au théâtre Beaumarchais à Paris, dans les combles qui surmontent le bâtiment où sont établies les loges des artistes ; il avait été causé par un tuyau de poêle en fonte qui traversait les charpentes de la maison sans en être suffisamment isolé. Les pompiers de la rue Culture-Sainte-Catherine sont immédiatement accourus sur le lieu du sinistre, et, sous la direction du capitaine ingénieur Saint-Clair, ils étaient, après un quart d'heure de manœuvre, maîtres de l'incendie. On évalue les pertes à six mille francs.

Le Figaro-Programme annonce que M. Sardou donnera l'hiver prochain une grande féerie à la Porte-Saint-Martin ou au théâtre impérial du Châtelet. Le curieux de la chose, le côté nouveau, c'est celui-ci :

M. Sardou n'aura point recours aux talismans, aux baguettes magiques qui ont tant servi. Il veut que tous les événements merveilleux dont se composera sa féerie soient produits par les phénomènes du spiritisme.

On sait que l'auteur des Ganaches est un fervent adepte du spiritisme. Il est un médium distingué, il croit aux tables tournantes et à leurs révélations ; sa main, guidée par une main invisible dont il affirme sentir le contact, dessine même les maisons habitées dans les étoiles par Mozart, Swedenborg, Bernard de Palissy, Beaumarchais, etc., et ces maisons sont dessinées sous une forme si pittoresque, si étrange, que les plus incrédules, en les voyant, sont frappés d'étonnement.

Avec une telle croyance au merveilleux, avec une conviction aussi sincère, nul

doute que M. Sardou ne trouve pour cette pièce des effets d'un genre tout nouveau.

Voici un fait curieux : La préfecture de la Seine vient d'indiquer plus de 1,000 numéros d'obligations, sortis aux tirages au sort des précédents semestres, qui ne sont pas remboursés par cette unique raison que les porteurs de ces obligations frappées de remboursement ne se sont pas présentés aux caisses toujours ouvertes.

Une question difficile à résoudre vient de se présenter à l'appréciation du Sénat de l'université d'Edimbourg.

Une jeune dame, miss Elisabeth Garrett, nec de parents jouissant d'une fortune indépendante, et qui depuis longtemps professait le désir d'étudier les secrets de la médecine, s'était fait inscrire à l'université de Saint-Andre. Deux professeurs n'hésitèrent pas un instant à lui délivrer une carte d'admission à leurs cours et la jeune personne signa, comme les autres étudiants, le livre d'inscription et l'engagement de satisfaire aux statuts universitaires.

La formalité remplie, des doutes se sont présentés à l'esprit de ces professeurs, qui se demandèrent si, dans certains cas, sur les bancs du cours d'anatomie, par exemple, la présence d'une jeune femme ne serait pas un grave inconvénient. La question fut soumise à l'appréciation du sénat académique, qui décida que, dans l'espèce, la remise d'une carte d'admission ne constituait pas un droit suffisant de fréquentation et qu'il était nécessaire, avant d'admettre la recepiendaire, de prendre l'opinion des autres universités et des légistes.

Le Scotsman, auquel nous empruntons quelques-uns de ces détails, émet l'opinion que l'humanité aurait beaucoup à gagner aux secours de médecins du sexe faible, naturellement meilleur appréciateur que les hommes des faiblesses et de la sensibilité de l'organisation féminine. Il incline à penser que la présence de jeunes dames de mœurs honnêtes et assez maitresses d'elles-mêmes pour ne pas reculer devant les expériences les plus délicates, ne serait pas un obstacle à l'excellence et à la bonne tenue d'un cours.

Au point de vue légal, ce journal est d'avis qu'il n'existe aucun motif pour ne pas admettre les deux sexes à l'enseignement universitaire qui, étant soutenu par les fonds de l'Etat tout comme les écoles ordinaires, ne saurait, en droit, repousser l'inscription des femmes. Si des inconvénients se présentaient, il serait toujours temps de prendre des mesures pour les combattre.

VARIÉTÉS.

LES VRAIS MISÉRABLES

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT.

(Suite. — Voir notre dernier numéro.)

Bossuet buveur de sang. — Louis XV et Cartouche.

Quels que soient les crimes du passé, le présent n'a jamais le droit de les combattre par des crimes plus effroyables. — prenez ceci en note comme une règle absolue de la loi morale, vous, monsieur, qui faites chorus avec les idéologues impurs occupés, dans ce temps-ci, à réhabiliter 93, l'orgie de la révolte, l'orgie de l'impunité, l'orgie du massacre.

Votre révolution, toute légitime qu'elle vous semble dans son principe, a perdu ses droits par le meurtre. Elle s'est noyée dans le sang. C'est là qu'il faut aller la ramasser, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse.

Allez-y, mais allez-y seul, car la France ne vous suivra pas !

Franchement, à qui espérez-vous en imposer, dans une question si grave, avec des phrases creuses et des métaphores enflées dans le genre de celle-ci ? « Un nuage se forme pendant quinze cents ans ; au bout de quinze siècles il crève et fait le procès au coup de tonnerre (1) ? »

Oui, quand le tonnerre est lancé par un bras inique.

D'ailleurs que voulez-vous dire avec votre orage qui se forme depuis quinze siècles ? Je vous trouve plaisant d'accuser ainsi d'un bloc toute la monarchie française, une des plus glorieuses du monde, pour préconiser qui ? des sectaires impurs, issus des fanges sociales, qui ont trouvé moyen d'être plus atroces en un jour que nos mauvais princes réunis ne l'ont été pendant une immense période historique.

Il a fallu qu'en thermidor, la nation, qu'on dégradait aux yeux de l'Europe, se levât frémissante pour traquer les tigres dans leur repaire.

Il a fallu qu'un héros providentiel étouffât dans son berceau la liberté qu'on allait avec du sang, et cachât notre opprobre sous des lauriers.

Et c'est vous, monsieur, — vous l'admirateur de Napoléon le Grand ! — c'est vous qui, pour donner un démenti à cette page d'histoire, venez dire, en joignant le blasphème à l'impudence : « La révolution française est la plus puissante pas du genre humain depuis l'avènement du Christ. Elle a adouci les esprits, elle a été bonne ! »

Certes, il faut être bien sûr que les ignorants ou les révolutionnaires sont en majorité dans ce bas monde, pour imprimer ainsi le mensonge tout vif, le brocher en dix volumes, et le vendre quatre cent mille francs chez Pagnerre et consorts.

En somme, direz-vous, peut-on payer trop

généreusement l'auteur habile, qui réussit à faire mettre un évêque à genoux devant la phrase qu'on vient de lire ?

C'est juste, je ne discute plus. Pauvre vieil évêque ! il est tout penaud et reste bouche close.

Le terroriste solennel sait qu'il va mourir, il l'annonce lui-même, et il abuse de son agonie pour parler tout seul, — excellent moyen d'avoir raison.

Monsieur Bienvenu peut à peine glisser ça et là quelques paroles ; elles sont balayées aussitôt par une réplique impétueuse.

Exemple :

« — Vous dites que 93 a été inexorable ? »

« — Que pensez-vous de Marat battant des mains à la guillotine ? »

« — Que pensez-vous de Bossuet chantant le Te Deum sur les dragonnades ? »

« — Attrape ! voilà mon évêque cloué. Vous daignez nous apprendre, monsieur, qu'il ne trouve pas l'ombre d'une riposte. »

Effectivement, Bossuet surtout mérite l'exécution de l'histoire.

C'est bien lui, c'est bien ce misérable qui, relégué au fond d'une cave, y rédigeait et imprimait un journal atroce, où il répétait chaque jour qu'il fallait couper la tête à deux ou trois cent mille royalistes, tandis que Marat se bornait à remercier Dieu du triomphe des catholiques sur les protestants, — de ce qu'il croyait être la vérité sur ce qui lui semblait être l'erreur.

Marat n'avait, certes, ni conseillé, ni excité, ni applaudi les dragonnades.

Au lieu que Bossuet, du fond de son autre, criait aux bourreaux : « — Courage ! guillotinez, guillotinez encore, guillotinez toujours ! »

Il le criait et il l'imprimait sur sa feuille sanguinaire ; puis, content de son œuvre et certain que sa voix serait entendue, que ses conseils seraient suivis, que l'aurore du lendemain verrait couler des flots de sang, il allait plonger dans une baignoire son corps pourri de débauches, ses membres rongés de lèpre, et c'était dur jusqu'au jour où le couteau de Charlotte Corday vint fouiller la poitrine de ce monstre pour voir s'il avait un cœur d'homme.

Non-seulement il n'avait point de cœur, mais il n'avait ni talent ni génie, — au lieu que Marat, le grand écrivain religieux, sans parler de ses oraisons funèbres sublimes, a laissé tomber de sa plume le Discours sur l'histoire universelle, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, qui continuera de faire l'admiration du monde quand les dix volumes des Misérables seront entrés dans l'oubli.

Vous êtes trop modeste, monsieur, pour ne pas en convenir.

Ainsi l'on s'explique parfaitement que monsieur Bienvenu n'avait rien trouvé à répondre. Justice est faite pour Bossuet comme pour Marat.

Justice sera faite également pour vous, monsieur.

La postérité gardera honneur de ce consciencieux parallèle et ne manquera pas de vous tenir compte des belles choses que vous dites.

Quant à moi, tout en vous donnant raison dans le rapprochement si correct, si sublime et si logique de ces deux hommes, je dois vous donner tort dans un rapprochement moins heureux, celui de Cartouche et de Louis XV.

Pour lequel des deux réclamez-vous ?

« — Pour lequel des deux réclamez-vous ? » demande votre conventionnel à l'évêque.

Ce qui bien évidemment signifie que les personnages doivent être placés au même niveau moral, et qu'à tout prendre, s'il y avait à accorder l'estime à l'un des deux, se serait à Cartouche.

Eh bien ! ici vous n'avez pas tout à fait raison.

Mon Dieu ! je sais ce que vous allez me dire : « Louis XV, le Parc aux Cerfs, la Pompadour, la Du Barry, les femmes, la volupté, le cynisme, les passions, l'incontinence... » Oni c'est triste ! et le scandale, donné de cette hauteur, est grave.

Assurément les populations sont moins amies, lorsqu'un commissaire de police le trouve, sous la forme d'adulère caractérisé, dans une maison borgne derrière Saint-Roch. Le coupable était un simple pair de France, un grand poète, un homme qui devait aussi respecter les bonnes mœurs ; mais enfin ce n'était pas Louis XV.

Que voulez-vous, monsieur ? les rois sont des hommes : on les trouve rarement purs et aussi chastes que vous l'êtes vous-même.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

BULLETIN FINANCIER.

14 novembre 1862.

La Bourse d'aujourd'hui a débuté sous la mauvaise impression produite par le bilan de la Banque de France qui est venu confirmer ce que l'on disait depuis quelques jours d'une forte diminution dans la réserve métallique et d'une augmentation assez considérable dans les avances sur rentes et valeurs.

Le 3^e % a débuté à 70.60, et, après s'être tenu pendant un certain temps à ce cours il est tombé à 70.45 ; il reste à ce cours.

L'emprunt italien, ouvert à 72.10, reste à 71.90.

Le Crédit Mobilier, ouvert à 1140, s'est effaïssé petit à petit jusqu'à 1120 et reste à 1127.50.

Le Crédit Mobilier espagnol s'est traité de 817.50 à 807.50 ; il reste à 810.

Le marché des chemins de fer était faible. Le Nord s'est traité de 1028.75 à 1027.50 ; le Lyon de 1153.75 à 1145 ; le Midi s'est traité de 851.25 à 850.

L'Orléans était coté à 1050 ; l'Est à 532.50 ; l'Omé à 533.75 à 35 ; l'Autrichien de 498.75 à 496.25 ; les Lombards de 597.0 à 595 ; le Nord de l'Espagne de 527.50 à 525 ; le Saragosse de 633.75 à 630 ; les Russes à 423.75 ; les Romains à 330.

Les Transatlantiques ont fait 590 et 580 ; les

ports de Marseille 637.50 ; les Magasins généraux 657.50 ; les Rivois 235.

Les fonds anglais sont venus aux cours d'hier 92 1/8 à 1/4.

Les cours de Vienne sans grands changements ; les dépêches disent qu'il se faisait peu d'affaires.

Cours moyen du comptant : 3 % 70.45.
4 1/2 % 98.05
Banque de France, 3.345.
Crédit foncier, 1.300.
Pour extrait : J. Reboux.

Crédit foncier de France.

Le 40^e tirage trimestriel des Obligations foncières 3 et 4 0/0 aura lieu le lundi 22 décembre 1862.

Ce tirage comprendra 14 numéros :

Le 1^{er} n^o sortant gagnera un lot de 100,000
Le 2^e » » » 50,000
Le 3^e » » » 40,000
Le 4^e » » » 30,000
Le 5^e » » » 20,000
Le 6^e » » » 10,000
Les 8 n^{os} suivants chacun 5,000,
ensemble 40,000

(1) 290,000

MAUX D'ESTOMAC.

Les malades de l'estomac ou des intestins, les convalescents et les personnes âgées ou faibles de la poitrine, trouveront dans le RACHAOUT de DELANGRENIER un déjeuner nutritif, réparateur et aussi agréable que facile à digérer. — Dépôts dans toutes les villes.

Purgatif de Desbrière.

Composé avec la magnésie pure, le cacao, le chocolat, la purgation parfaite et sans irriter. C'est le meilleur purgatif dans les affections chroniques ; pris de temps en temps, il expulse la bile et les humeurs qui séjournent dans les viscères. — Dépôts dans toutes les Pharmacies. (Se défier des contrefaçons.)

VINAIGRE de toilette COSMACÉTI supérieurement par son parfum et ses propriétés lénitives et rafraîchissantes. — Dépôts chez les bons Parfumeurs. 3330-11,121

THÉÂTRE DE ROUBAIX.

Dimanche 16 novembre.

CROQUE-POULE, comédie-vaudeville en 1 acte.

LA FILLE DES CHIFFONNIERS, drame en 5 actes et 8 tableaux.

DÉCORS NOUVEAUX.

Les bureaux seront ouverts à 5 heures. — On commencera à 5 h. 3/4.

Lundi 17.

1. BRUNO LE FILEUR, vaudeville en 2 actes.

2. LES ENFANTS TERRIBLES, scènes de Gavarni en 2 actes.

3. LES RESSOURCES DE JONATHAS, comédie-vaudeville en 1 acte.

Lever du rideau à 6 h. 1/2.

Prix des places :

Loges de première galerie, 3 fr. ; fauteuil de première galerie, 2 fr. 50 ; fauteuil d'orchestre, 2 fr. 50 ; première galerie, 2 fr. ; stalle de parquet, 2 fr. ; deuxième galerie, 1 fr. ; parquette, 1 fr. 25 ; parterre, 75 cent. ; amphithéâtre, 50 cent.

On peut se procurer des cachets à l'avance, de 9 heures à 4 heures, chez J. Reboux, Grande-Rue, 56.

Un supplément de 25 cent. sera perçu pour les cachets pris à l'avance, pour les places au-dessus de 2 fr. Pour les autres places, il sera perçu 10 c. par cachet.

COMPAGNIE DES

Mines de Béthune.

DÉPÔT DE

CHARBONS GRAS

des fosses de

BULLY, MAZINGARBE ET VERMELLES.

VENTE A L'HECTOLITRE

Mesure des fosses.

La Compagnie des Mines de Béthune dont le dépôt de charbons est situé près de la gare du chemin de fer, rue Latérale, à Roubaix, ne pouvant suffire aux demandes journalières qui lui sont faites, prie MM. les consommateurs de vouloir bien faire leurs commandes un ou deux jours à l'avance, afin qu'il ne soit apporté aucun retard dans les livraisons ; les charbons qui lui seront demandés seront toujours fournis exempts de tous mélanges, très galleux, bien secs et nouvellement extraits, aux prix suivants :

1 f. 55 l'hectolitre, (mesure des fosses,

1 f. 65 mis en voiture et rendu à domicile, pour la ville (octroi compris).

1 f. 55

1 f. 80 l'hectolitre, mesure des fosses,

1 f. 60 pris au dépôt et mis en voiture

1 f. 50 pour la ville (octroi compris).

1 f. 75

1 f. 55 l'hectolitre, mesure des fosses,

1 f. 55 pris au dépôt et mis en voiture

1 f. 45 pour la campagne.

N. B. La Compagnie des Mines de Béthune a l'honneur de faire remarquer à Messieurs les consommateurs qu'il existe à leur avantage une différence de prix qui peut varier de 15 à 20 c. entre l'hectolitre COMBLE dite mesure des fosses et l'hectolitre ordinaire, mesure à ras.

Les droits d'octroi seront déduits sur les prix ci-dessus, pour les personnes ayant l'entrepôt.

(1) S'adresser, pour les demandes de prêts et d'obligations foncières, au siège de l'administration, à Paris, et dans les départements chez MM. les receveurs généraux et particuliers des finances, et chez MM. les notaires. 3408-11,424

puisque je vais habiter chez eux ; leur maison est sur le marché, tout près d'ici ; il m'est donc impossible de passer tout droit devant la porte, pour revenir ensuite sur mes pas. Cela ne convient pas, Gothard, quelque désir que j'en aie ; mais je ne tarderai pas à être chez vous. Adieu !

Là-dessus Hermann entra dans la cour de la maison paternelle. A peine l'eut-on aperçu d'en haut, qu'Elfride, extrêmement flattée de l'attention de son fils, descendit précipitamment et le reçut à bras ouverts ; cette cordialité paraissait si naturelle au caractère simple et enjoué du jeune homme, qu'il n'hésita pas une seconde à la prendre pour argent comptant.

Dahl se réjouit de tout son cœur à la vue de son fils, qui était grand et bien fait, dont le visage annonçait un caractère noble, sérieux et doux à la fois, et les manières d'un homme aimable, posé et comme il faut.

Louis se monta prévenant et aida même, avec une grande obligeance, à porter les effets d'Hermann dans deux jolies pièces commodes et communicant avec sa chambre, qu'Elfride avait préparées pour son beau-fils.

Après le dîner, elle l'y conduisit elle-même.

Louis avait ordre de les accompagner, sa mère s'étant mis en tête de copier une scène qui avait eu lieu autrefois dans la maison du docteur ; elle voulait prendre le rôle de Caroline et attacher les deux jeunes gens l'un à l'autre par des paroles émuantes, mêlées des larmes d'attendrissement de rigueur.

Mais Hermann lut bientôt sur le visage de Louis qu'on avait menagé un coup de théâtre, et il mit fin à la comédie, poli-

ment il est vrai, mais avec un peu de froideur.

« Chère mère, soyez convaincue, dit-il, que j'aime Louis comme un frère ; et, croyez-en ma promesse sacrée, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour le second dans ses études et pour contribuer à la culture de son esprit et de son cœur. Mais je suis impatient de revoir l'oncle Bundler et sa famille ; il faut que j'y aille. »

Cela n'entraîna pas du tout dans le plan d'Elfride ; toutefois elle avait gagné quelque chose, car on pouvait compter sur la parole d'Hermann. Poussant un léger soupir : « Puisse-tu, lui dit-elle avec inclination, porter à tes nouveaux foyers la moitié de ton affection pour les anciens ! » Et elle quitta la chambre en faisant signe à Louis de la suivre.

A peine Hermann fut-il seul, qu'il s'habilla à la hâte, et vola chez le docteur Bundler.

M^{lle} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

Mercuriale du marché aux grains de Lille

du 12 NOVEMBRE 1862.

Ble blanc vendu, 1,400 hect.	24 61
Ble macaux id.	22 83
Prix extrême du ble blanc.	23 à 27 fr.
Id. du ble macaux 21	à 24 fr.
Housse à l'hectolitre : Ble blanc	0 17
Id. ble macaux	1 35
Fleurs (le sac de 100 kilog.)	40 50
Baisse : 0 fr. 00 cent.	
Son (le quintal métrique)	11

KERMESSES.

Dimanche 16 novembre

Annoullin, Chemy, Fretin, Willemes.